folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XXXV
45e Année — N° 1
PRINTEMPS 1982

185

FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE
fondée par le Colonel Fernand Cros-Mayrevieille

Directeur :
J. CROS-MAYREVIEILLE
Domaine de Mayrevieille
par Carcassonne

Secrétaire Général :
† RENÉ NELLI

Secrétaire :
JEAN GUILAINE

TOME XXXV

45e Année — N° 1

PRINTEMPS 1982

RÉDACTION :
GROUPE AUDOIS D'ETUDES FOLKLORIQUES
BP. 263 — 11005 CARCASSONNE CEDEX.

Abonnement Annuel :

— France	30,00 F.
— Etranger	45,00 F.
Prix au numéro	12,00 F.

Applicables à partir du tirage du dernier fascicule de l'année 1980.

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques »,
Domaine de Mayrevieille, Carcassonne
Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier.

FOLKLORE

TOME XXXV - 45e Année - N° 1 - Printemps 1982

SOMMAIRE

La disparition de René Nelli.

* * *

Dominique BAUDREU

Un « tarivari » anti-clérical à Pauligne (Aude) (vers 1910).

* * *

Adelin MOULIS

Devinettes languedociennes du pays de Foix.

* * *

Eugène POUCHAYRET

Souvenir des Pyrénées audoises.

* * *

Bibliographie

Pierre GOUGAUD : *Grand-mère m'a raconté...* (J. Fourié).

* * *

SUPPLÉMENT

Bulletin d'information du GARAE

Rencontres - Forum - Exposition.

Un questionnaire sur Sainte Germaine.

Les jeux : bibliographie et méthode de recherche.

La disparition de René Nelli

Les lecteurs de **Folklore** *ont sans doute appris la triste nouvelle : René Nelli n'est plus. Ce serait trop peu de dire que la revue est en deuil.*

Celui qui disparaît aujourd'hui fut celui qui participa à sa fondation, qui lui donna l'élan intellectuel nécessaire, qui la nourrit de ses curiosités et de sa passion aux moments difficiles.

Devant une perte aussi immense, il n'est pas possible de se contenter d'une nécrologie laconique, René Nelli reste vivant parmi nous, aussi allons-nous lui dédier nos travaux prochains.

*La rencontre sur l'***ethnologie occitane**, *qui aura lieu à Carcassonne du 29 au 31 mai, sera placée sous son signe et le numéro hors-série de* **Folklore** *qui sera consacré aux* **Actes** *du colloque sera notre hommage, un hommage qu'il aurait aimé. A l'heure où la curiosité ethnographique devient un phénomène social, voire un engouement de mode, il est peut-être plus important que jamais de rappeler les principes auxquels René Nelli n'a jamais failli. Pour qui se veut ethnographe de sa propre société il est d'abord nécessaire de ne pas figer sa recherche, il est indispensable d'inventer, souvent contre l'académisme savant du moment. Mais surtout l'imagination et la rigueur, qui seules permettent le renouvellement de la connaissance des cultures humaines, ne sauraient perdurer que dans la plus complète indépendance de l'esprit.*

La Rédaction.

Un « tarivari » anti-clérical à Pauligne (Aude) vers 1910

Le mot « tarivari » est une des formes languedociennes du mot français « charivari », il est employé dans l'Aude où il existe aussi la forme « calivari ». Mistral le fait dériver du bas-latin « carivarium » et donne vingt-six variantes attestées dans les dialectes occitans (1).

Ce mot désigne une pratique qui était encore très vivante jusqu'au début du siècle même si elle vit sa plus belle époque au XIX^{e} siècle. Il s'agissait pour un groupe d'individus (en général, le groupe des jeunes hommes) de se rassembler devant la maison de celui qui devenait l'objet de la désapprobation ou de la moquerie générale à cause de sa conduite. Les personnes les plus communément visées étaient des étrangers au village ou des veufs récemment mariés, des maris trompés ou battus par leurs femmes. Cette manifestation se faisait à grands renforts de cris, de chansons composées pour la circonstance et de bruits provoqués par tous les objets métalliques dont on disposait (récipients, instruments de travail...). La règle voulait que pour faire cesser le « tarivari », la personne concernée donne une certaine somme d'argent aux jeunes gens ou même leur paye à boire en les faisant rentrer chez elle.

Pourtant, certains « tarivaris » ne correspondent pas exactement à cette image traditionnelle du phénomène ; c'est que cette manifestation populaire a pu prendre parfois des dimensions franchement contestataires à l'encontre des institutions en place.

L'histoire qui va suivre relate la mobilisation d'une grande partie de la population paulignoise (un peu moins d'une centaine de personnes) qui se refusait à payer le denier du culte et qui décida d'organiser un « tarivari » devant les avertissements du curé. Ces événements se sont déroulés au début des années 1910. Le récit que j'ai pu en recueillir m'a paru d'autant plus intéressant qu'il m'a été raconté par un témoin visuel du « tarivari ».

Cette manifestation n'a rien à voir avec un quelconque défoulement. Le « tarivari » correspond à autre chose : « ... ; par sa ritualisation précise il exclut en principe tout recours à l'agression physique directe » (2). Comme on va le voir, il devient ici protestation collective contre l'autorité cléricale en même temps que lieu privilégié de l'expression populaire. En effet un des participants compose une chanson où le pouvoir du curé est remis en cause : « L'humiliation... de la chanson injurieuse qui fixe et publie la honte du fautif est un châtiment suffisant » (3). La participation totale et spontanée de la foule est ici pleinement assurée, d'autant que la manifestation n'est plus le seul fait des jeunes gens mais qu'elle rassemble aussi bien les hommes que les femmes, les enfants que les plus âgés.

Voici le récit retranscrit de ce « tarivari », il m'a été raconté en occitan (mon informatrice est née en 1907, j'ai enregistré son témoignage à Pauligne en 1980) :

Voila *que vos vau racontar una... un conte, mès qu'acò es... es vertat. Pesqué ieu èri pichona, qu'aviá... èri jovenèta, qu'aviá cinc ans, sièis ans ?... Ba sèï pas ! E ma sòr aviá un an de maï que ieu, èra pus granda.*

Anam a la messa le dimenge... arribàvem justament a n'aquel vilatge, i aviá un parèl de meses qu'i èrem... a Paulinha.

Voila *qu'alavètz monsur 'l rictor se mèt a prechar e ditz que... citèc totas las familhas qu'avián pas pagat le culte e entr'autres, nos citèc a nosautris : la familha Ciutat.*

Alavètz, ma sòr dit :

— Sabès mamà, Monsur 'l rictor... dèves d'argent a Monsur 'l rictor !

— E perqué ?... E qun argent ?... I èï pas... som pas jamai anada a la messa, som pas dintrada chez el *!... Ieu i dèvi pas res a Monsur 'l rictor !*

— Que si, que si !... A dit qu'i deviás d'argent !... que te 'l cal anar pagar ! »

Vietase !... Mamà ba prenguèc pas atal ! Sortís defòra, s'en va chez la vesina... que la vesina tanpauc le pagava pas le culte. Alavètz, i ditz :

— « Qu'es aquò que se passa ?... La pichona me ditz que Monsur 'l rictor nos a prechat qu'i devèm d'argent !... Chesus !... aquò ba trapi un pauc fòrt !

— E oui *!... vos a prechat... i ditz... e mai a totis !... a totis qu'avèm pas pagat le culte, nos a prechat ? »*

Alavètz, les òmes, tot aquò... se reunisquèron, dièron :

« Nos i cal far tarivari a Monsur 'l rictor ! »

Alavètz, se metèron aqui... trapèron de vièlhis ferrats, de caçairòlas, de... que vos dirè ?... de boètas, un trabalh infernal ! Auriás dit una fanfara tarribla de... sabi pas d'ont... d'ont èra sortida !

E las femnas, alavètz... las pus enratjadas se metián davant les òmes, davant aquelas caçairòlas e ferrats... e aqui, far la ronda coma per una fèsta !

Nosautras, amè ma sòr e las autras pichonas, qu'èrem pas las solas que badàvem aqui... ba trapavèm polit !... ba trapàvem interessènt aquò ! I aviá tot aquò !... Malheur ! *Nos fasiá una sortida aquò le soèr... e aquò trapàvem qu'èra polit nosautras !*

Juscas alavètz, quand avián pro tustat sus tambors e caçairòlas e tot çò que voldrètz, i avià un pépé aqui qu'avià fait una cançon !... e d'aquela cançon, çò sol que me rapèli èra :

« T'en aniràs
Vièlh petaç,
De Paulinha
Nòstra vila !
T'en aniras
Vièlh petaç,
De Paulinha difumaràs ! »

E apèi, ja èra longa la cançon !... mès m'en rapèli pas d'aquò. Alavètz, Monsur 'l rictor... una colèra quand entendiá'quo ! E aquò, ba fasián cada soèr !

« Il faut... *cal qu'aquò acabe !... Tornèc prechar un dimenge..., si acaba pas, vau avertir les gendarmas !* »

E alavètz, apèi dièron :

« *Quand même, vaï !... aniriá trò lenc aquò... aquelis òmes... nos ba cal acabar aquò !... e le culte, i 'l pagam pas e* voilà !... *dirá çò que voldrà, es pas oblijat de nos 'l faïre pagar !* » *(4).*

Aqui çò que sabi d'aquò, que me rapèli coma un sónge qu'aviá benlèu cinc ans.

TRADUCTION :

Je vais vous raconter une... un conte, mais celui-ci est véridique parce que j'étais petite, j'avais... j'étais très jeune, j'avais cinq ans, six ans ?... Je ne sais pas ! Et ma sœur avait un an de plus que moi, elle était plus grande.

Nous allons à la messe, le dimanche... nous venions d'arriver à ce village, il y avait une paire de mois que nous y étions... à Pauligne.

Monsieur le curé se met alors à prêcher et dit que... il cita toutes les familles qui n'avaient pas payé le denier du culte et entre autres, il nous cita : la famille Ciutat.

Alors, ma sœur dit :

« Tu sais, maman, Monsieur le curé... tu dois de l'argent à Monsieur le curé !

— Et pourquoi ?... Et quel argent ?... Je ne lui ai pas... je ne suis jamais allée à la messe, je ne suis pas entrée chez lui !... Moi, je ne lui dois rien à Monsieur le curé !

— Mais si, mais si !... Il a dit que tu lui devais de l'argent !... Qu'il faut que tu ailles le payer ! »

C'est que maman n'en resta pas là ! Elle sort, se rend chez la voisine... qui ne payait pas non plus le denier du culte, alors elle lui dit :

« Qu'est-ce qui se passe ?... La petite me dit que Monsieur le curé a parlé de nous en prêchant parce que nous lui devons de l'argent !... C'est quelque chose que je trouve un peu fort !

— Et oui !... Il a parlé de vous... — lui dit la voisine — et même de tous !... De tous ceux qui n'avons pas payé le denier du culte, il a parlé de nous en prêchant ! »

Alors, les hommes, tous ensembles... se réunirent et dirent :

« Il faut que nous fassions un charivari pour Monsieur le curé ! »

Alors, ils commencèrent à prendre de vieux seaux, des casseroles, des... qu'est-ce que je vous dirai ?... des boites, un remue-ménage infernal ! Tu aurais dit une fanfare terrible de... je ne sais pas d'où... d'oú elle était sortie ! Quant aux femmes... les plus décidées se mettaient devant les hommes, devant ces casseroles et ces seaux et faisaient la ronde comme pour une fête.

Nous, avec ma sœur et les autres petites — nous n'étions pas les seules qui regardions — nous le trouvions joli tout ça !... Nous le touvions intéressant ! Il y avait tout ça !... Malheur !... pour nous, le soir, c'était une sortie... et nous trouvions que c'était joli !

Alors, après avoir assez tapé sur tambours, casseroles et tout ce que vous voudrez, arrivait un pépé qui avait fait une chanson !... et de cette chanson, je ne me souviens que de :

« Tu t'en iras
Vieil emplâtre,
De Pauligne
Notre ville !
Tu t'en iras
Vieil emplâtre
De Pauligne, tu déguerpiras ! »

Et puis, c'est qu'elle était longue la chanson !... Mais je ne m'en rappelle plus. Alors, Monsieur le curé était en colère quand il entendait ça ! C'est qu'ils le faisaient chaque soir tout ça !

« Il faut que tout ça s'achève ! — prêcha à nouveau le curé un dimanche — si, ça ne cesse pas, je vais avertir les gendarmes ! »

Alors ils dirent :

« Quand même !... Ça irait trop loin.... il faut nous arrêter !... Et le culte, nous ne le lui payons pas et voilà ... Il dira ce qu'il voudra, il n'est pas obligé de nous le faire payer ! »

Voilà ce dont je me souviens, je m'en rappelle comme d'un songe où j'avais peut-être cinq ans.

Dominique BAUDREU.

NOTES

(1) « *Lou tresor dou felibrige* » par F. Mistral, tome I, p. 427. (Delagrave, 1932).

(2) « *La vie quotidienne des paysans du Languedoc au XIX^e siècle* » par D. Fabre et J. Lacroix, p. 414.

(3)Idem.

(4) En fait, j'ai pu savoir que le « tarivari » cessa seulement lorsque le curé, excédé, fit l'acquisition d'une arme pour intimider les perturbateurs.

NOTE DE LA RÉDACTION

Les charivaris anti-cléricaux semblent être un trait social et culturel particulièrement affirmé dans la haute-vallée de l'Aude.

Christian Thibon, dans sa thèse « *Villages et environnement national en montagne audoise 1800-1914. Contribution à l'étude des communautés rurales du Pays de Sault* », Université de Toulouse II, mars 1981, étudie, pp. 44 à 46, plusieurs cas remarquables : à Roquefeuil en 1824, Counozouls 1844, Escouloubre 1844, Bessède 1846 et Counozouls encore en 1847, où un desservant tue un des participants.

Signalons aussi à nos lecteurs la parution, sous la direction de Jacques Le Goff et Jean-Claude Schmitt, d'un important colloque *Le Charivari*, éd. de l'EHESS, 1981, 444 p., où se trouvent posés la plupart des problèmes concernant ce rituel de dérision populaire.

Devinettes languedociennes du Pays de Foix

Avant d'énoncer les termes d'une énigme ou d'une devinette, on pose généralement, par deux fois, cette interrogation : *Qu'es aquò ? - Qu'es aquò ?*

Quatre doumaisèlos,
Bestidos de dol,
Qué toutjoun se casson
E jamès nou s'atrapon.

(Las alos de mouli de bent.)

Tres o quatre doumaisèlos,
Bestidos de gris,
Que fan courre le mounde
Pels camis.

(Las campanos.)

Tres o quatre doumaisèlos,
Dins un coubent,
Que nou besen
Ni plèjo, ni bent.

(La nougo.)

Doumaisèlos dins un coubent,
Es a l'abric de la plèjo è del bent,
E ta pla es banhado tout le tems.

(La lengo.)

Pelut contre pelut,
Per besti le paure nut.

(L'èl.)

Roun, roun coumo un pè de miul,
Qu'a mès de brancos qu'aibre del moun.

(Le cap.)

A l'esquino per dabant
E le bentre per darrè.

(La camo.)

Pelut per deforo, pelut per dedins,
Moustifarro i es dedins.

(Le debas.)

Negre, negre coumo un courbas,
Mounto l'escaliè coumo un diablas.

(Le souliè.)

Camino andé les denses.

(L'esclop.)

Porto les caichals dabant le bentre.

(L'esclop.)

A bosc nèich,
Al prat pèich,
A la bilo canto.

(La bargo.)

Marcho toutjoun sans cambià de plaço.

(La pandulo.)

Ba è ben sense cambià de plaço.

(La porto.)

Tarrilho, manilgo, cabilh de fer,
Soun cinq que la menon
E n'an que dous èls.

(Les cisèus.)

Loung, loung, coumo la fi del moun,
E redoun coumo un pès de miul.

(Le fièl è le caddel.)

Cour de crambo en crambo,
E n'a res qu'uno camo.

(Le candeliè.)

Soun loung è blanco ;
En serbissen moun mèstre
Me soun difèito.

(La candèlo.)

Cap sense cirbèlho,
Col sense gargamèlho,
Bentre sense tripos,
Tiul sense trauc.

(La cabeto.)

Dins un cop de bigos,
Se difemo dos bordos al cop.

(Le moucadou.)

Mès es caut, mès a la cugo loungo.

(Le foc.)

Madamo la Negro
Mounto en carrossso ;
Moussu le Rouge
La pico pel tiul.

(L'oulo sul foc.)

Uno glèiso escuro
Ount tout s'escauduro ;
Le moundo menut,
Le capela boussut.

(Las mounjos dins l'oulo.)

Beu la siu sanc è manjo las sius tripos.

(Le calelh.)

Nau, naut coumo un palhè,
E nou bal pos un dinhè.

(Le fum.)

Dins uno bordo qu'i a bacos de dos coulous : las unos roujos, las autros blancos. Le baquiè arribo è ba fa tout sourti.

(Le pa al four.)

Dins uno crambo escuro,
Madamo es estendudo.

(La pasto.)

Es quicom de pla siètat,
Qué te ten pla regardat,
Badant la gorjo coumo un fat.

(Le four.)

Redde è gros,
N'a pos cap d'os.

(Le sac de farino.)

E fèlhos è soun pos cap d'aibre ;
Parli, fau parlà, dèichi parlà.
Per moussus è per damos
Me fau pourtà.

(Le libre.)

Un barricoutet,
Sense tamo ni trauquet.

(L'iòu.)

Roun, roun coumo un barricoutet,
N'a pos cercles ni brouquet.

(L'iòu.)

Toutjoun crido qu'a set, è quand es à la fount, jamès nou beu.

(L'esquelho.)

Toutjoun parlo è jamès nou sap ço que dits.

(L'aigo.)

En bouès pot pourta mès de cent quintals ; en fer nou pot pos pourtà dous clabèls.

(L'aigo.)

Un dit : anen, anen !
Las autros : demouren. demouren !
Las autres : dansen, dansen !

(L'aigo, las pèiros, las truitos.)

Mès s'en tiro, mès ben grand.

(Le trauc.)

Mès n'i a, mens peso.

(Traucs à un pantaloun.)

Regat, regat,
Cap d'araire i a pos passat.

(Le tet.)

Pè countro pè,
Bentre countro bentre,
M'arrinqui ço de redde
E t'i ba planti pel bentre.

(La clau del cabinet.)

Roun, roun coum un curbel,
Gaito toutjoun le cèl.

(Le pouts.)

Bentre sus bentre,
La ma sul tiul,
Quicom de pounchut
Dins un trauc fendut.

(Le mainatge que poupo.)

Roun, roun coumo un curbèl,
Loung, loung coumo un courdèl

(Le pouts.)

Uno bourrasso pla pedassado,
E cap d'agulh i es pos passado.

(Le cèl moutounat.)

Que curbirio tout Paris,
E curbirio pos la bouco d'un pouts.

(La neù.)

Madamo de Noualho,
Andé sa loungo toualh,
Abrigo tout,
Nou l'aigo que nou pot.

(La neù.)

Tout le mounde le trobo è digus l'a pos bist.

(Le vent.)

Gros, gros,
Que n'a res qu'un os.

(Le palhè.)

Soun un pichou gra,
M'an enterrat ;
Soun bengut gros,
M'an coupat les osses ;
M'an pres la pèl
Per ne fè un mantèl.

(Le cambre.)

Soun loung coumo Pilato,
Prim coumo uno pato,
Amarguent coumo le fèl,
E dous coumo la mèl.

(Le nouiè.)

Naut mountat,
Court abinlhat,
De rouge estouloupat.

(La cerièro.)

Bert
Coumo le joulbert ;
Agre
Coumo le binagre ;
E dous
Coumo le belous.

(L'amelhou.)

Penjourli que penjourlabo,
Pè-pelut que le gaitabo ;
Penjourli toumbèc :
Le pè-pelut se le manjèc.

(L'aglan.)

Blanc, blanc coumo la neù,
Nèu nou es.
Fèlhos nou n'en porto,
Aibre nou es.

(Le nap.)

Dous fraires porton la sor.

(Les andèrs è la barro.)

Pèl countro pèl,
Andé quicom al mièj.

(Les biòus à la laurado.)

Dos que punton,
Quatre que porton,
Quatre que penjon.

(La baco.)

Las dos gaiton las brumos ;
Las quatre porton la dinnado ;
Las quatre baten la rousado.

(La baco.)

Blanc, blanc coumo la nèu ;
Negre, negre coumo un toupi,
Gougo despaso, endenino t'oc.

(L'agasso.)

Blanc, blanc coumo coutou,
Negre, negre coumo carbou.
Le cugueto reddo coumo un bastou.

(L'agasso.)

Blanco è negrot,
A uno cugo coumo un espasot.

(L'agasso.)

Ei un capèl è nou èi cap,
Ei u pè è nou èi souliè.

(Le camparol.)

M'en bau de crambo en crambo,
Atrapi madamo per la camo.

(La piuse.)

N'èi pos cap de pè ni de talou,
E courri coumo un diablou.

(La bolo.)

A cinq parpèlhos è res qu'un èl.

(La nèsclo.)

Qunis soun les dous èstres les pus bèstios sus tèrro ?

(La crabo, que grato le palhat per se coulcà sul pabat ; le medeci, que se crets de gari les autris, è se sap pos gari el mèmo).

Qunos soun les tres bèstios las pus curiousos ?

(La galino, que beu è picho pas ;
Le lapin, que picho è beu pos ;
L'ase, qu'a le tiul roun è fa las crotos carrados.)

Adelin MOULIS.

Souvenirs des Pyrénées audoises

Nous publions ci-dessous l'essentiel d'un cahier manuscrit venu entre nos mains par l'intermédiaire de l'historien Rémy Cazals. L'auteur, Eugène Pouchayret, n'est ni un chercheur ni un écrivain et c'est peut-être ce qui fait le prix de son témoignage. Originaire du Roquefortès (canton d'Axat, Aude), revenu à Counozouls pendant la dernière Guerre, il y fut employé dans les Eaux-et-Forêts. C'est sans doute de son activité professionnelle qu'il tient ce souci de la notation topographique et toponymique qui l'amène à faire un relevé quasi-exhaustif des différents lieux-repères de l'espace montagnard sur les territoires de Sainte-Colombe et Counozouls. Il note au passage plusieurs données précieuses pour l'ethnographie : la croyance aux Brèischas *à Counozouls, les récits légendaires sur l'ours et le loup encore vivants aujourd'hui dans la tradition orale locale, la description minutieuse des intérieurs montagnards... Autant de détails qui nous ont incité à publier dans* **Folklore** *ce témoignage sur une région qui en a produit fort peu.*

* * *

Pour aller en Roquefortès et en Donnezan, on prend la route nationale par où l'on est arrivé et l'usine électrique dépassée on s'engage dans les gorges de St-Georges, d'une longueur de sept cents mètres environ mais bien plus étroite encore que le défilé de Pierre-Lys précédent. La roche, blanche et nue, s'élève à une hauteur vertigineuse, le fleuve s'y est créé un passage en usant le calcaire ; cette érosion est visible à différentes cotes et ne laisse aucun doute sur son origine neptunienne et l'on ne peut s'empêcher de songer aux nombreux siècles qu'a nécessité le creusement de cette tranchée gigantesque.

A l'issue amont, l'horizon s'élargit un peu, la montagne est admirable de formes et de couleurs, surtout en automne où il serait assez difficile à un peintre de rendre exactement les teintes prises par les feuilles des arbres qui vont du vert sombre des sapins à la couleur de rouille des feuilles mortes, en passant par les différents verts, les jaunes et le rouge éclatent de certaines espèces.

Ce beau paysage est gâché encore par les restants d'un portant d'eau, en ciment armé, qui aboutissait à la conduite forcée de l'usine électrique. Ce canal ayant cédé il y a une vingtaine d'années, l'eau est amenée depuis par une galerie souterraine, plus solide et moins laide.

De grands pylônes portant de multiples câbles électriques contribuent aussi à enlaidir ce lieu, mais l'on s'y habitue à la longue, et on admire la hardiesse des ingénieurs qui les ont installés à des endoits presque inaccessibles à l'homme, suivant la ligne droite pour réduire le parcours et les frais.

Un peu plus haut, la route bifurque :

— la nationale, qui depuis la sortie d'Axat se trouvait sur la rive droite, reprend la rive gauche au pont de Baira et la gardera jusqu'aux bains d'Usson, à 18 km de là.

— La route qui continue sur la rive droite, et s'élève rapidement bien au-dessus de l'Aude, mène au Roquefortès. C'est celle que nous allons suivre pour l'instant.

Au bout de huit cents mètres, la pente s'atténue et la route devient presque plane. Elle surplombe une nouvelle rivière, l'Aiguette, affluent de l'Aude, qui oblique sur la droite ainsi que la route nationale qui la borde et que nous avons quittée.

Cet endroit est dominé par des dolomites curieusement découpées. Un de ces rochers imite vaguement une tête, que les habitants ont baptisée « Cap de Bouc » et, je ne sais qui, la «Tête de Louis XIV ». La première dénomination donne son nom à la côte que nous venons de grimper et au confluent des deux rivières.

La vallée, que nous suivons dorénavant, est moins étroite que le canyon de l'Aude, et a des pentes un peu moins abruptes et recouvertes jusqu'au bas de vertes frondaisons.

La faune sauvage

Le bord de la rivière est cultivé en prés appartenant au terroir de Ste-Colombe-sur-Guette, premier village du Roquefortès, à cinq kilomètres plus haut. Une borde, presque en ruine, « La Borda dels marquets » est la seule construction de ce lieu désert, mais ne sert plus actuellement qu'à abriter les récoltes et les troupeaux de moutons. Dans cette borde il s'est passé, il y a une centaine d'années, un petit drame. Un berger y abandonna, sous la garde de son chien, son troupeau de moutons pour y passer la nuit. Un loup, s'y étant introduit, égorgea quelques moutons, mais fut lui-même, après une longue lutte, égorgé par le chien au cou protégé par un collier garni de longues pointes. Le lendemain matin le berger, voyant les dégâts, crut que ceux-ci étaient le fait du chien, aussi tua-t-il celui-ci. Mais son désespoir fut grand quand, ayant fait sortir le troupeau, il aperçut le cadavre du loup tué par son fidèle serviteur qu'il avait sacrifié trop rapidement.

Puisque nous en sommes au vieux temps et à la faune du pays, non seulement les loups fréquentaient la région, mais il y avait aussi des ours, l'ours brun des Pyrénées, qui existe encore dans les Pyrénées Centrales. Moins dangereux pour l'homme que le loup, car il est un animal frugivore, il faisait néanmoins de grands dégâts aux récoltes, au maïs, et aux prunes qui abondaient dans la région et que l'on fait sécher comme le pruneau d'Agen. Un seul souvenir tragique est dans la mémoire des habitants d'Axat. L'enlèvement et la mort d'une jeune fille et d'un ours tombés du haut du rocher de Fontanilles. La capture de cet animal était une aubaine : la prime de cent francs (cent francs or), la levée, c'est-à-dire les cadeaux faits par les paysans des alentours pour les avoir délivrés de cet hôte

Groupe Audois de Recherche
et d'Animation Ethnographique
GARAE
Bulletin N° 2

Les Rencontres de Carcassonne

Du 29 au 31 mai 1982 se tiendra à Carcassonne un **Forum** sur l'ethnologie en pays occitan. Dans un premier temps, les participants pourront faire connaissance en discutant autour des diverses réalisations qui seront présentées. Des affiches, des catalogues d'expositions, des ouvrages concrétisant l'activité de musées, d'associations, de troupes théâtrales et de groupes de recherches seront exposés. Ensuite un colloque réfléchira à la fois sur le dernier siècle qui a vu la formation de notre discipline et les problèmes qui se posent à elle à présent.

Une exposition en hommage à la revue « *Folklore* » aura également lieu. A côté de documents présentant la période de formation de l'équipe et de la revue (1938-1940), trois volets prolongeront des recherches que *Folklore* a accueillies : **l'icône et le livre** (autour du culte de Sainte Germaine et du Livre de magie), **les villages d'artisans** (autour des fabriquants de Rivel), **Carnaval, classes d'âge et identité d'un quartier** (autour du « Tour de l'âne ») à la Cité de Carcassonne.

Tous les lecteurs de *Folklore* sont cordialement invités à cette manifestation qui comportera aussi des soirées de cinéma et de musique.

* * *

Sainte Germaine de Pibrac : une sainte occitane

Dans le cadre du coloque « *Un siècle d'ethnologie occitane* » qui se tiendra à Carcassonne en mai 1982, il est prévu qu'une partie de l'exposition illustrant la réflexion soit consacrée à Sainte Germaine de Pibrac. Au-delà, une étude esten cours pour préciser les dévotions qui se sont cristallisées autour de cette sainte originaire de la région toulousaine.

— *Connaissez-vous une procession autour de Ste Germaine ?*

— *Figure-t-elle dans les églises de votre région : sous forme de statue ; y a-t-il un tableau ou une gravure la représentant ?*

— *Avez-vous entendu parler de dévotions particulières à la sainte ?*

— *Connaissez-vous des images ou des opuscules qui évoquent sa vie ou ses miracles ?*

— *Y a-t-il des légendes à son sujet ?*

Autant que vous ayiez envie ou loisir de répondre, écrivez à :

Jean-Pierre Piniès
45 bis, rue Buffon,
11000 Carcassonne.

* * *

Guide pour une enquête sur les jeux

A la suite de la rencontre de Décembre 1981 sur les jeux, un projet de questionnaire et de bibliographie avait été retenu. Nous les proposons aux lecteurs et aux adhérents en souhaitant vivement des réponses qui seront publiées dans la revue.

Un questionnaire sur les jeux n'est guère envisageable tant, par leur diversité extrême, ils présentent des caractères parfois imprévisibles. Nous nous bornerons ici à rappeler quelques principes qui garantissent l'objectivité et, si possible, l'exhaustivité de la recherche.

1) Identifier le jeu ; en décrire les règles.

C'est la partie classique, banale, de toute recherche sur le sujet. Outre le **nom** du jeu proprement dit, il convient de détailler tout le vocabulaire utilisé (occitan et français), les formules qui, éventuellement, accompa-

gnent la partie. Les règles explicites du jeu doivent être transcrites (lieu, temps, nombre de joueurs, ordre d'entrée en jeu, résultat à obtenir, sanction...). Comme la règle ne devient vraiment évidente qu'en cas de **conflits** préciser leurs occasions et leurs caractères. Enfin, les **objets** du jeu, s'il y en a, doivent être décrits et dessinés, leur mode de fabrication, leur origine, si possible précisés.

2) La partie.

La règle ne traduit jamais toute la réalité du jeu et la description quasi cinématographique d'une **partie** peut seule approcher de cette nécessité. Elle met en évidence la nature des **savoirs-faire** nécessaires, les techniques et les tactiques du **bon joueur.** Mais ces qualités sont aussi des qualités **morales** qu'il convient de définir. Beaucoup de jeux mettent en scène des **rôles** différents, des **hiérarchies** entre joueurs, des **spécialisations** qui doivent être caractérisées.

3) Le contexte.

Il convient, si possible, de situer très précisément très précisément le jeu dans la totalité de la société à laquelle les joueurs appartiennent, toute une série de renseignements sont alors indispensables.

— Est-il lié à un âge particulier ? Lequel très précisément ? Certains jeux sont à la fois d'enfant et d'adulte avec quelques modifications, lesquelles ?

— Jeux de filles ou de garçons, jeux d'hommes ou de femmes ? Il convient alors de noter les propos qui expliquent, qui justifient cette distinction. N'est-elle pas parfois transgressée ?

— Jeux dans l'école et hors de l'école ? C'est là un point capital qui introduit aux activités, aux coutumes de la société enfantine où le jeu tient une place essentielle. Encore convient-il de bien percevoir les dimensions très larges de cette activité qui englobe aussi bien les parties organisées, la fabrication de jouets éphémères (à partir de matières végétales surtout, animales parfois), les expériences sociales des enfants (organisations des bandes, des cabanes, des territoires), leurs expériences sensorielles (production de sons, d'images, de goûts, de plaisirs et de souffrances). Ces dernières prennent place, en principe, hors de l'école et du contrôle des adultes.

— Le calendrier des jeux. Facile à préciser lorsqu'il se réfère au temps des saisons, ce calendrier est parfois — dans le cas des jeux de la cour de récréation, par exemple —tout à fait particulier, sa description exige des observations répétées.

— L'histoire du jeu. La **disparition** ou l'**avènement** d'un jeu peuvent parfois être très exactement décrits, il est alors très important de relever toutes les explications possibles sur l'événement.

Cet ensemble de renseignements fournit une première approche qui, au fur et à mesure de la recherche, peut amener à d'autres précisions, mais les principes à observer dès ce premier abord sont très clairs :

— *mettre l'accent plus sur la pratique réelle que sur la règle sèche et abstraite,*

— *situer le jeu le plus possible dans son contexte : où, quand, avec qui... joue-t-on ?*

Par conséquent, un témoignage personnel détaillé, un récit anecdotique même, est de loin plus riche qu'un énoncé pur et simple du nom et de la règle, à condition que l'entretien soit discrètement guidé pour qu'aucun élément essentiel ne reste dans l'ombre.

* * *

En projet : une bibliographie des jeux en pays occitans

A la suite de la rencontre sur « *Les jeux en Languedoc* », organisée par le GARAE, a été décidée la mise en chantier d'une bibliographie sur les jeux en pays occitans. Sont aussi bien concernés les jeux d'enfants, la construction des jouets (par exemple la musique verte) que les jeux d'adulte (joutes, jeu de balle ou tambourin, rugby...). Toutes les indications sont importantes puisque au-delà d'ouvrages spécialement consacrés à un jeu sont aussi d'un intérêt capital quelques lignes dans un roman, quelques vers d'un poème, une définition de dictionnaire décrivant une activité ludique.

Un tel projet implique que chacun, à la mesure de ses moyens, fournisse toutes les indications dont il peut disposer en respectant les règles suivantes :

— *Nom et prénom de l'auteur de l'ouvrage ou de l'article où le jeu est mentionné.*

— *Titre de l'ouvrage, de l'article, du poème... avec références précises dans le cas d'une revue.*

— *Lieu d'édition, date, nom de l'éditeur.*

— *Nom du jeu relevé, éventuellement sa description sommaire pour faciliter le repérage.*

— *Page précise à laquelle il est évoqué.*

— *Localisation géographique aussi précise que possible : région, département, commune...*

Tous les renseignements doivent être adressés à :
Jean-Pierre Piniès, 45 bis, rue Buffon, 11000 Carcassonne.

N.B. — Sont actuellement dépouillés ou en fin de dépouillement :
— *Revue des Langues Romanes.*
— *Folklore.*
— *Connaissance des pays d'oc.*
— Mistral, *Trésor dou Felibrige.*
— *Dictionnaire,* d'Alibert.

ruineux et que l'on n'aimait pas quand même rencontrer sur son chemin malgré sa mine paisible. Cette contribution volontaire était ramassée en promenant la peau de l'ours dans les villages. Puis en dernier lieu la fourrure, la graisse réputée bonne pour les douleurs et la viande qui est excellente en automne, car au printemps l'ours se réveillant et ne trouvant aucune victuaille est obligé de se contenter des œufs de fourmis dont les fourmillières abondent dans les forêts de hêtre, ce qui communique un fort mauvais goût à sa chair.

Actuellement il n'y a plus, comme gros gibier, que le sanglier et l'izard qui fréquente les hautes cîmes qui touchent au massif du Carlitte.

Sainte-Colombe

Avant d'atteindre Ste-Colombe, la route fait de nombreux lacets ; un pic rocheux, le pic du Bénal, apparaît et disparaît neuf fois avant que l'on aperçoive les premières maisons du village, construites au bord de la route, devenant de ce fait la rue principale de l'agglomération, pour ne pas dire l'unique rue.

A trois cents mètres en aval, une carrière d'une blancheur éblouissante, exploitation de la dolomie, qui est triturée dans une usine au bord de la route, fait vivre quelques ouvriers mi-paysans, que leur terre ne peut nourrir.

Un four à chaux tout neuf avait été établi de prime abord pour l'exploitation de la carrière mais n'a jamais donné de chaux, et pour cause, le minéral exploité contenant tout autre chose que du calcium ; c'est d'ailleurs cette erreur qui a aiguillé le fondateur du four à chaux, un entrepreneur de maçonnerie de Ste-Colombe, vers l'exploitation actuelle plus rémunératrice puisque la matière exploitée est plus rare que la chaux et sollicitée pour certaines fabrications, celles du verre et de la céramique, par exemple, apportant à ces industries, en un seul minerai, la silice et la soude nécessaires.

A l'entrée du village, une petite scierie débitant surtout le noyer, assez abondant, complète l'industrie du pays.

Il y a un siècle environ, il existait, de plus, une « Farga » sise en amont de Ste-Colombe et sur la rive droite de l'Aiguette. Les bâtisses où se traitait le minerai de fer, apporté à dos de mulet, des mines des Pyrénées Orientales en passant par le col de Jau, existent toujours, mais ne servent plus que de grange après avoir été utilisées comme moulin, à cause de la chute d'eau. Une grande cour plantée de tilleuls les séparent de la rivière.

Cette Farga, ou Forge Catalane, ainsi que celles de Quillan, de Counozouls et de Roquefort, était aussi la propriété du comte de La Rochefoucauld, possesseur aussi des immenses forêts de la région

L'existence de ces forges s'explique par celle des forêts qui fournissaient le charbon de bois utilisé par le procédé dit « catalan ». Cette méthode d'extraction, très antique, permettait d'obtenir le fer directement, sans passer par le stade de la fonte. Le métal obtenu était de fort bonne qualité, mais ce procédé d'extraction serait à notre époque fort onéreux et

de rendement insuffisant, les scories qui en proviennent contenant une trop grande quantité de fer non récupéré. La méthode catalane est donc abandonnée aujourd'hui à cause de ces défauts ; une seule usine modifiée et employant le charbon de terre existe à Ria (Pyrénées-Orientales) dans le bassin de production de minerai de fer, qui se situe sur les premiers contreforts du Canigou. De plus, on a installé des fours électriques à Villefranche-de-Conflent, à trois km de Ria.

Pour en revenir à nos moutons, en l'occurence Sainte-Colombe-sur-Guette, ce village est composé de deux quartiers séparés par la rivière et réunis par un pont. Les deux quartiers sont bâtis sur les versants très en pente de la vallée encore fort étroite ; le premier renferme deux cafés et l'unique épicerie du village. Après le pont, le boulanger, le seul commerçant du « barri d'amont », a bâti sa demeure sur le rocher au bas de laquelle coule la rivière. Au bord et sur le côté de la route, l'école, la mairie, l'agence postale ; la surplombant du haut du mur de soutènement, le cimetière et l'église au clocher en terrasse que surmonte une charpente de fer portant les cloches à découvert. Ce genre de clocher est le type qui existe dans tous les villages du Roquefortès, sauf Roquefort. Les maisons de ce quartier sont construites au-dessus de l'église en amphithéâtre.

Autour du barri d'amont, principalement, et sur les flancs du Bénal, jusqu'à mi-hauteur, quelques champs, fort en pente, sauf ceux des environs immédiats du village, composent avec des terrains sur la montagne, et dans la vallée du ruisseau de Bailleurs qui rejoint l'Aiguette au pont de Sainte-Colombe le domaine rural des habitants de ce village, le plus pauvre du Roquefortès.

L'exploitation de ces terrains ne peut s'effectuer, à cause de la trop grande déclivité, qu'à l'aide de traineaux, parfois munis de deux petites roues de fer, pour faciliter le glissement sans compromettre l'équilibre du chargement, traînés par des bourricots au pied sûr.

Les habitants ne possédant pas l'âne nécessaire à la traction de ce véhicule primitif, charrient les récoltes à dos d'homme.

Comme dans les autres villages du Roquefortès, mais sur une moins grande échelle, le complément de ressources nécessaires à la vie des paysans leur est fourni par l'exploitation des forêts.

En quittant ce pauvre village, la route qui mène au Roquefortès suit la rive gauche.

Vers Counozouls.

Sur la rive droite, au flanc du Bénal, s'amorce un tronçon de route inachevée, qui devait mener directement à Counozouls. Quand on a parcouru deux ou trois cents mètres sur cette route, on l'abandonne pour prendre sur sa gauche un chemin plus rapide, qui, après une autre bifurcation à droite, ne tarde pas à devenir un rude sentier muletier. C'est encore actuellement, pour le piéton ingambe, le moyen le plus rapide pour se rendre à Counozouls.

C'est, pour l'instant, ce chemin que nous allons prendre.

La « Crotz de la Matoïa », dépassée, lieu où se trouvent quelques-uns des bons champs de Ste-Colombe, quoique au « bac », c'est-à-dire tournés vers le nord, dernières terres au pied de la masse verticale du rocher du Pic du Bénal, tel qu'il se présente vu de Ste-Colombe, la piste un instant en pente douce bordée de noisetiers sauvages ou avelinniers, où poussent les violettes et cent autres fleurs des champs, où la nuit scintillent les petites lumières des lampyres, vrai sentier pour les amoureux en quête de solitude, se met à grimper comme un escalier et est de plus parsemée d'éboulis sur lequel le pied glisse s'il n'est chaussé d'espadrilles. A l'extrémité de la grimpette, on aperçoit une issue entre deux rochers se découpant comme une porte sur un pan de ciel. C'est le « Pas del Traù », limite des communes de Ste-Colombe et de Counozouls. Comme le cœur bat un peu après cette escalade et que l'on a chaud, puis qu'après ce passage on revoit à nouveau le soleil, on fait généralement la pause à cet endroit, et l'on en profite pour faire une petite collation et têter un coup à la gourde de peau de bouc, ce qui redonne des forces pour affronter la dernière étape.

Ce coin domine de haut l'Aiguette, qui mugit à ses pieds en sautant d'un « gourg » dans un autre, au pied d'un éperon rocheux, face au Pas del Traù, un affluent venant de Roquefort, vient la grossir, il a nom « Clarianelle », nom qui chante comme elle et qui évoque la limpidité de son eau.

Les noisetiers ont disparu, la roche qui domine le chemin est blanche et seuls les buis, parfois énormes, y poussent dans les interstices. La blancheur de la pierre a fait appeler ce lieu l'Albère.

Le sentier est un instant moins rude, puis il s'enfonce après un tournant dans un sous-bois de hêtres, qui dispense son ombre en été au voyageur en nage. Des murs de soutènement qui s'éboulent délimitent les premiers champs de Counozouls actuellement abandonnés, à cause de leur maigre rendement et de la difficulté d'enlèvement des récoltes, qui ne peut se faire qu'à dos d'homme et en remontant, ce qui augmente la peine.

Actuellement, les moutons et les chèvres, seuls, viennent paître ces prés dénommés en dialecte du pays « Artigas ».

Puis, à nouveau, le chemin redevient abrupt ; c'est le dernier coup de collier, mais il désespère celui qui ne connaît l'endroit et qui ne sait quand finira sa peine. On l'appelle, à mi-côte, le Pas de la Veruga, je n'en devine pas la raison. Il aboutit à l'extrémité du plateau de Counozouls dénommé « Camp de Torle ».

Là, on aperçoit, au-delà du ravin, sur un éperon rocheux dominant le précipice, à trois cents mètres environ à vol d'oiseau, le village de Counozouls.

Le chemin, devenu plat, traverse les meilleures terres du pays, le « Camp Grand et Jos Cariera » ; dénommé aussi « Darrer le cémenteri » ; devant le village, séparés par le ravin qui forme un ruisseau appelé « Rec del Pountel », se trouvent aussi de très bons terrains quoique à l'exposition nord, lo Camp d'en Crabièra.

Puis, à une cinquantaine de mètres de l'agglomération, on passe sous les murs du petit cimetière sans caveaux orgueilleux, où les morts dorment

directement dans la terre sous une simple croix de granit ou de fer forgé pour les plus vieilles tombes, où l'on a souvent de la difficulté à lire le nom du défunt.

Le village

Deux rues divisent le village dans le sens de la longueur ; elles sont réunies, en deux endroits, par des ruelles transversales et leurs extrémités sont aussi réunies par une arcade creusée sous une maison.

La rue partant de l'église, en pente brusque, mène à la place dont le milieu est orné d'une fontaine de granit, où quatre griffons crachent sans arrêt dans un bassin rond, servant d'abreuvoir au bétail, l'eau fraîche et pure captée à la Fontvieilla, source se trouvant à deux cents mètres en amont du village.

Vingt mètres plus bas, un lavoir monolithe en granit, seul matériau du pays, utilise la surverse de la fontaine ci-dessus.

A gauche, un chemin en pente rapide, l'ancien chemin de Roquefort, mène à la rivière et au moulin construit sur sa rive, qui appartenait aussi au comte de la Rochefoucault. Sur sa droite aboutit la première rue transversale, passant sous une arcade, avant de déboucher sur l'autre rue, abri qui sert de lieu de réunion aux hommes désœuvrés en hiver.

Continuant notre rue, on arrive au deuxième carrefour, nommé lo Cap del Cantou, possédant encore une fontaine-abreuvoir ; la rue transversale mène vers les jardins établis sur les pentes au Soula du plateau où est bâti Counozouls.

La rue principale regrimpe, et est élargie par les cours des maisons, peu délimitées et se termine en cul de sac, si on ne tient pas compte de sa réunion par arcade avec « lo carrier de darrià ». Celui-ci n'est borné, à cet endroit, de maisons que sur un des côtés ; l'autre côté est limité par les murs de clôture des petits jardins établis sur l'emplacement de l'ancien château féodal, bâti à l'extrémité de l'éperon supportant le village. Ce lieu est dénommé « Darrèra la Tour » en souvenir de l'ancienne forteresse. Il existait naguère quelques pans de fondations. Sitôt les jardins finis, le rocher les supportant tombe à pic...

Dans sa base existe une grotte actuellemnt inaccessible à cause des broussailles : on l'appelle « la Cauna Pétrina ». Elle avait la réputation chez les vieux et les vieilles du village, encore illettrés pour la plupart, les vieux de mon enfance cela s'entend, d'être le rendez-vous des « Bruchas » ou sorcières, la nuit, qui s'y rassemblaient pour aller au sabbat ou laver leur linge à la rivière qui gronde à trois cents mètres plus bas dans le canyon appelé les « Gourgs ». Quand j'étais enfant, les ronces n'ayant pas encore bouché les sentiers conduisant à cette caverne, j'y allais souvent m'y amuser tout seul ou y rêver, en face de moi, de l'autre côté de la vallée profonde et à cinq cents mètres à vol d'oiseau, je voyais la route départementale menant à Counozouls, et je reconnaissais parfois les arrivants qui n'étaient pas près d'être rendus au village et qui eux ne me voyaient pas.

Du carrier de darrià, un sentier partant de derrière la Tour mène vers les jardins de la Cairola, les champs de « Jous las Casas », au « Pountet »,

aux « Gourgs », comme la rue transversale précédente. En le remontant, on retourne à l'église. Cette rue est plus étroite que la première et moins animée ; elle n'a que deux bornes-fontaines qui n'y entretiennent pas l'animation des lavoirs où bavardent les lavandières. Une ruelle mène vers les champs bordant le village dénommés « Camps d'en Cabrièra » que nous avons aperçus à l'arrivée.

Plus haut aboutit, en face d'un immeuble appelé « Magasin », ancienne maison des gardes du Comte de la Rochefoucauld, et qui sert actuellement de grange ou de salle de bal à la jeunesse du pays, la première rue transversale venant de la place.

Un peu plus haut, une deuxième ruelle débouche sur une espèce de place, ou de cour où se trouvent un certain nombre d'habitations et dénommée le « Barri » (quartier) sans épithète.

Sa jonction avec la rue principale, et la route, se fait encore par une arcade en voûte creusée sous le « casteil », c'est-à-dire l'immeuble qui sert d'école mais dont une moitié, celle où est creusée l'arcade, appartient encore à un particulier.

La maison

Les maisons de Counozouls sont, pour la plupart, vieilles et de construction irrégulière, ayant subi de nombreuses modifications, provenant des partages ou du changement de destination (logement ou grange). Elles sont bâties en granit et souvent non crépies. La porte d'entrée est une porte cochère, aux linteaux monolithes de granit, portant souvent à la clef de voûte une inscription mentionnant le nom du propriétaire et la date de construction ou de réfection de l'immeuble. Le rez-de-chaussée est, dans la plus grande partie des cas, une étable ou tout au moins une « passade » (remise). Le logement proprement dit est aux étages supérieurs. Souvent le deuxième et les combles, ou « Soubirach », sont à l'usage de fenil.

Cette disposition s'explique, premièrement par le peu d'importance des exploitations agricoles qui ne nécessitent pas de grands locaux, et ensuite par la facilité que l'on a en hiver, quand il y a des chutes de neige abondantes, pour s'occuper du bétail, cette tâche pouvant s'effectuer sans mettre les pieds dehors.

La pièce principale de l'habitation est la cuisine, vaste et où se trouve une grande cheminée pouvant accueillir sous son manteau toute la maisonnée et même des voisins à l'heure de la veillée en hiver. Cette cheminée est à rez de plancher, la plaque du foyer était auparavent en pierre, mais actuellement presque toutes les maisons ont une plaque de fonte de un mètre cinquante de long sur un mètre de large, sur laquelle reposent deux gros chenêts de fer forgé qui servent à soulever les « ascles » de « fajas » (bûches de hêtre) qui pétillent joyeusement en lançant des étincelles qui vont parfois s'accrocher pour y mourir sur la suie du conduit de la cheminée.

Dans cette « lhera » (âtre) cuisent les aliments des bêtes et des gens ; pendus à la crémaillère des « oulas » ou des « pairols » (marmites de fonte, ou chaudrons de cuivre rouge remplis de « caulassas », de

« joutas » et de «patanas » — choux verts, betteraves et pommes de terre —) cuisent pendant des heures pour nourrir l'hôte le plus intéressant de la ferme : le cochon, qui sera sacrifié en hiver, pour être transformé en jambons salés, saucisses, boudin et lard, sans compter la graisse qui ira remplir la vessie pendue aux poutres du plafond, et des pots de grès dans la «despensa ».

Pour les gens, des « toupis » ou pots de terre, des casseroles que l'on met sur un trépied ou une « sirventa » ou des cocottes de fonte, reposant sur la plaque, contiennent les aliments qui se cuisent à petit feu, à la simple réverbération du foyer.

Comme autres ustensiles, des pincettes de fer, un soufflet de cuir, un gril pour les côtelettes, complètent le matériel culinaire et suffisent à rendre la cuisine du pays appétissante et savoureuse quoique fort simple, puisqu'elle ne se compose que de denrées fournies par le pays, sauf les condiments et quelques légumes d'été provenant de la région perpignanaise.

L'évier supporte les cruches de terre et un seau de cuivre appelé « marmite ».

Un buffet ou un placard encastré dans le mur, et souvent une « despensa », petit réduit carré, servant à ranger la vaisselle et les aliments.

Dans les plus vieilles maisons, une alcôve abrite le lit du chef de famille, protégé par des courtines d'indienne. Les murs sont blanchis à la chaux, mais souvent, comme les poutres du plafond, une couleur brune et même noire les couvre, conséquence des grands feux de bois qui brûlent dans l'âtre. Peu de meubles à part la table, un banc grossier de sapin devant la cheminée. Au mur la batterie de cuisine en cuivre est le seul ornement de cette pièce, avec, sur des étagères, les chaudrons de même métal.

Parfois, une haute pendule comtoise fait miroiter le cuivre du balancier qui égoutte lentement et inlassablement les secondes.

Les chambres sont aussi frustres que la cuisine : un lit de bois élevé, parfois encore entouré de rideaux à carreaux blancs et rouges, une armoire ancienne de noyer bourrée de piles de draps et autres linges, composent, avec quelques chaises de paille et parfois une table de bois blanc, tout l'ameublement. Les murs sont blanchis à la chaux et très rarement tapissés, les photos agrandies des disparus les ornent depuis la guerre de 14.

Nulle maison ne possède de salle à manger et à plus forte raison un salon, à part celle d'un retraité qui a fait restaurer la sienne en la modernisant.

Excepté Roquefort, un peu plus moderne, ce type de maison est le même dans tout le Roquefortès.

Deux épiceries et deux auberges, dont les salles de consommation sont dépourvues de tout ornement et meublées de vieilles et longues tables de bois et de bancs, sont les seuls commerçants du village. Il n'y a plus de cordonnier, plus de menuisiers, pas de maçons, ni de boulanger, ni de forgerons.

Le terroir

J'ai dit plus haut que le village était bâti sur un éperon, relié par la route et le chemin à Ste-Colombe par son extrémité Sud à un des versants de la vallée.

La pente sud et sud-est qui borde ce plateau est très abrupte, surtout à l'extrémité de l'éperon, Darrièra la Tour. Cette pente, bien exposée, est cultivée en jardins en terrasse, petits comme des mouchoirs de poche, suivant l'expression consacrée, mais très fertiles, leur terre noire ayant été transformée en humus par le travail de nombreux siècles.

Puis des champs et des près continuent les jardins jusqu'à la rivière, devenant presque verticaux aux lieux dits : los Gorg, lo Pontet et la Garriga, champs et prés presque abandonnés actuellement et ne servant plus qu'à faire paître en hiver les moutons et les chèvres, à cause de leur ensoleillement et de leur situation à l'abri des vents.

De l'autre côté de la rivière, la pente est encore bien plus raide, les cultures encore plus délaissées, et ayant cédé la place aux noisetiers, buis, ou autres arbustes et aux fougères que l'on ramasse pour suppléer la paille des litières. Ce lieu se nomme la « Rouira », étymologiquement lieu planté de chênes (robur) et « roure » en langue d'oc.

Sur ce versant, à mi-côte, à hauteur du village ou presque, passe la route qui mène à Counozouls. A vol d'oiseau, elle est à quelquescentsmètres du village, mais elle doit parcourir environ trois kilomètres pour y arriver en pente douce et passer le talweg au niveau de la rivière.

Au-dessus de la route se trouve un plateau cultivé, les Cols de Souls, par où passait autrefois le chemin menant à Roquefort, avant la construction de la route actuelle, chemin actuellement abandonné dès que les derniers champs de Counozouls, établis sur le territoire de Roquefort, sont dépassés et dont la trace se voit à peine dans la forêt de l'Escalibat qu'il traversait. Je connais particulièrement ce lieu pour en avoir effectué le relevé topographique devant servir à l'établissement d'un canal d'amenée d'eau de l'Aiguette à Roquefort où, de là, en souterrain, elles seraient dirigées sur une usine électrique établie dans la vallée de l'Aude du côté du hameau de Gesse. On y était complètement isolé du monde et le nom du lieu en langue d'oc dit bien la solitude et la sauvagerie de ce coin, le verbe « escalinar » signifiant faire fuir, avec une idée de peur.

Face au village, sous la route, se voient des chaos de roches granitiques ; l'une d'elles, dressée et presque parallélépipédique, a été prise pour un menhir. Je crois tout simplement que la nature seule a édifié ce monument mégalithique. Pendant une vingtaine d'années, des tailleurs de pierre italiens, ont exploité le granit bleu de ces énormes rochers. Morts depuis, leur descendance a abandonné cette exploitation.

Sur le vieux chemin de Roquefort, un de ces gros rochers intercepte si bien le bruit fait par la rivière qu'on l'a baptisé « le Roc Sourd ».

En suivant la route vers Counozouls, la vallée s'élargit un peu à l'endroit où elle se croise avec le chemin du moulin ou vieux chemin de Roquefort.

Nous avons vu que de la place du village, face à la fontaine ronde, partait le vieux chemin de Roquefort. Un lavoir couvert se trouve à ses débuts, des jardins le bordent jusqu'au « Rec de la Loi ». Comme il est très en pente, on le nomme « Costa ». Deux croix de fer forgé, l'une au tournant du « Rec de la Loi », l'autre bordant un pré en pente appelé « la Clauza », fixées sur un roc, servaient de but aux processions des Rogations. D'autres croix de ce genre existent ailleurs dans le terroir : une au « Camp de Torla », une autre au lieu dit le « Martinet ». Mais celle-ci, ainsi que celle de la « Clause », n'ont pas été érigées dans le seul but de se promener en chantant des litanies ou des psaumes, elles commémorent aussi une mort accidentelle, ayant dans le premier cas l'eau comme cause et dans le deuxième la descente d'un bloc de rocher à l'assise usée par les intempéries.

Puis le chemin, toujours bordé de prés en pente, aboutit à un pont qui enjambe la rivière et, de là, remonte vers la route.

Le moulin est au bord de la rivière sur la rive droite. En aval une construction plus récente utilise le canal d'amenée ; c'est l'usine électrique communale qui, depuis 1913, dispense presque gratuitement la lumière aux maisons et aux rues de Counozouls. Au-dessus, une bâtisse plus vieille, percée de deux voûtes à la base qui laissent échapper de l'eau écumante, c'est le vieux moulin banal. Le canal d'amenée sert aux deux usines : le jour au moulin, la nuit à l'usine électrique. La réduction des emblavures, de la population et l'habitude prise depuis la guerre de 1914 de se servir au boulanger ont fait disparaître ces artisans qui ne peuvent plus vivre de ce métier. Dans mon enfance, un nommé Sarda y a élevé sa famille qui s'est établie ensuite dans le pays comme cultivateur ; le suivant faisait deux métiers : meunier le jour, pêcheur de truites la nuit ; puis le village a dû se contenter d'un vieux, venant d'Espagne, qui arrivait, quoique seul, difficilement à vivre. Celui-ci a permis au village de faire un peu de farine clandestine pendant la guerre de 1939-1945. En effet, il ne risquait rien, étant trop vieux et insolvable et ne travaillant pas de jour à cause des gendarmes, le moulin étant déclaré inutilisable, il n'arrêtait pas de moudre la nuit avec l'unique meule pouvant encore fonctionner. On venait des villages voisins n'ayant pas la bonne fortune d'avoir un moulin ouvert. Pour le récompenser, comme il était devenu presque aveugle, la commune l'a même expulsé du local où il aurait pu mourir en paix.

Ici, la vallée est plus large. Les prés qui bordent la rivière et garnissent le fond de cette cuvette, sont plus grands et presque plats, que ceux du restant du terroir. La rivière y serpente entre des rives plantées de hauts peupliers italiens, et se divise parfois en bras encerclant des îles qui ont donné le nom à ce lieu.

Les flancs de la vallée sont toujours ausi en pente, cultivés en champs sur la rive droite, où se voit aussi, plus haut que le village, un amoncellement de roches de silex amorphe, nommé « Quieira », du radical celtique Ker signifiant rocher, que l'on retrouve dans les noms de lieux comme : Quérigut (Ariège), Quercy, Queyras, Quirbajou (Commune de l'Aude).

La rive gauche, plus abrupte, est le domaine des prés jusqu'aux crêtes qui délimitent un plateau dénommé « Lo Prat del Rei » (le pré du roi)

pour je ne sais quelle raison. Le siècle passé ce plateau était encore cultivé malgré le défaut de chemins carrossables. De beaux seigles y venaient dans les grands champs bien plats, que fumaient les moutons transhumants ou du pays en y passant la nuit dans les parcs mobiles formés de claies nommées « anda ». Actuellement les champs sont en jachère, et seuls les prés continuent à donner quelques récoltes.

Au-dessus du « Prat del Rei » est une forêt de sapins appartenant à la commune de Roquefort, mais qui ne fait qu'un avec celle appartenant à Counozouls jusqu'aux prés limitant ces communes et le département de l'Aude et des Pyrénées Orientales.

En face, de l'autre côté de la vallée, sont les pics de la « Beda », la « Calmon », « Montagne Rase » avec son pic culminant, le « Tuc Dourmidou », à 1 800 mètres environ. La Beda et les pentes de la Montagne Rase sont le domaine du hêtre employé pour le chauffage ou la fabrication du charbon de bois.

La vallée se resserre à nouveau à 800 mètres du village, au lieu dit le « Resseg » (la scierie » de la petite usine qui y est installée au bord de l'Aiguette, et qui ne sert que pour les besoins des habitants).

A partir de cet endroit, la vallée garde à peu près la même largeur. A deux ou trois cents mètres se trouvent les ruines de la forge catalane.

Les premiers pans de murs s'appellent « Lo Martinet » (le marteau). Un peu plus en amont se trouvent les restes de la « Farga » elle-même. Un des immeubles sert de « courtal » (grange) à un propriétaire de Counozouls. Il était utilisé comme logement du personnel de la « Farga ».

Les champs ont disparu, quelques prés longent la rivière et le bas des pentes. Les flancs sont déjà occupés par la forêt de hêtres.

Sous le mur de soutènement de la route débouche un affluent de l'Aiguette, affluent jusque là souterrain, l'Entournadou.

Puis une vallée adjacente et un ruisseau, « lo Rec den Bossou », avec un vieux courtal au confluent. Cette vallée aboutit au Prat del Rei et au territoire de Roquefort (La Caune, la Serra de la Gallina).

En continuant, on rencontre encore quelques vieux courtals, puis un nouvel étranglement avec une cascade que passe la route sur un pont : Lo Gorg Sautadou. La rive gauche, très abrupte, se termine par le Tuc dels Penchents, 1 700 mètres environ. Ses pentes sont entièrement revêtues de sapins. Les hêtres sont les maîtres de la rive droite.

La vieille route, qui suivait la rive droite, rejoint la nouvelle au pont d'une seule arche du « Gourg Sautadou » après avoir côtoyé la forêt et passé devant un vieux four à chaux qui fournissait la matière nécessaire aux constructions locales, chacun cuisant sa chaux, et pour cela arrachant la pierre aux alentours, coupant le bois nécessaire à la cuisson, et passant le nombre de nuits et journées nécessaires pour mener à bien cette opération.

Près de la cascade ou « Gourg Sautadou », au-dessus de la route, sur cette rive, un vieux courtal plus important que les précédents et ceux qui se voient de là dans les prés, sous la route, avec une porte à voûte en plein cintre et qui était sûrement une « Borda », s'appelle le courtal d'en

Cauneille, du nom d'un ancien propriétaire qui possédait Counozouls avec les Campoucis, il y a un siècle environ.

Ce vieux courtal sert actuellement d'abri aux moutons en été. Pendant l'occupation, vers l'époque de la libération, il était utilisé par des espagnols réfractaires comme corps de garde, par le poste qui surveillait la vallée.

Quand nous avons à nouveau parcouru, 800 m en ligne droite, la route tourne à gauche, emprunte un instant une vallée adjacente, descendant de la Montagne Rase et du Tuc Dourmidou, son point culminant à 1 800 mètres environ ; c'est la vallée de Bécaud. Un ruisseau y coule et en arrose les prés herbeux du bas de la combe. On y voit une vieille borde, qui gagnerait à être habitée à nouveau, les champs d'un seul tènement et les prés pouvant faire vivre une nombreuse famille de fermiers, surtout si en plus de la culture proprement dite, ceux-ci y adjoignent l'élevage du mouton rémunérateur et peu fatigant.

Puis la route s'étant une autre fois infléchie vers la droite, on atteint la forêt, d'où l'on ne sortira que peu avant l'arrivée au Col de Jau, limite de la commune et du département, qu'elle atteint après avoir effectué de nombreux lacets.

La forêt, appelée Lapazeuil, est une belle sylve de hêtres et de sapins, couvrant un millier d'hectares de monts extraordinairement plissés ; j'en reparlerai plus loin.

Quand on a parcouru un kilomètre environ sous le bois, la route se trouve au niveau de la rivière. Ce lieu est occupé par l'immense bâtiment d'une scierie, arrêtée depuis une quarantaine d'années ; sur un terre plein derrière l'usine, l'on voit aussi une maison solide et bien construite, sans enjolivures. C'est l'ancienne maison des gardes du comte de la Rochefoucault, actuellement résidence d'été de M. Avizou, dernier propriétaire de la forêt de Lapazeuil. Pendant la dernière guerre, cette maison a servi de cantonnement aux maquisards Franco-Espagnols.

Pour varier un peu, de la description topographique je vais passer à l'histoire de Counozouls.

La révolte.

Les plus vieux documents concernant cette commune remontent à 1367 ; ils mentionnent le nom de « Conosalium ». En 1427, on retrouve mentionné « Locus de Conosalio ». C'est bien peu.

L'église a été construite en 1509 (Ecclesia Beati Valentinum de Conozols) et restaurée au 18e siècle.

Quand au château féodal, celui du Bénalou de Darréra la Tour, je n'ai pu recueillir aucun renseignement sur ses posseseurs. Les Comtes de la Rochefoucauld sont de date plus récente, du XVIIIe siècle sûrement. Ils se sont dessaisis de leurs propriétés fin du XIXe siècle. Cette vente a été d'ailleurs la cause d'une petite révolution locale, qui a marqué dans les annales du village, et dont l'écho a été ressenti à Paris (voir l'*Illustration* N° 3176 du 9 janvier 1904).

L'acquéreur des forêts ayant voulu supprimer les privilèges ou les servitudes en faveur des habitants — droit de dépaissance du bétail, affouage, et coupe de bois d'usage pour l'entretien des immeubles, ou ameublement — ceux-ci ont plaidé ; ils ont gagné leur procès en première instance au tribunal de Limoux ; l'acquéreur, ayant fait appel, gagna la seconde manche à Montpellier. Les frais déjà engagés par la commune, ainsi que les frais et dépens du procès auxquels elle était condamnée, se trouvait déjà trop élevés pour ses revenus, elle ne se pourvut pas en cassation. Mais estimant qu'elle était dans son droit, et que le jugement de la Cour d'Appel était inique, elle entreprit de les faire respecter par la force, si utile.

Les habitants du village s'étant munis de fusils de guerre, ils interdirent l'accès du territoire à l'exploitant des forêts, aux agents du fisc, et aux huissiers chargés de recouvrer les frais de justice. Pas un n'enfreignit cet ordre. De plus, le feu détruisit la maison des gardes, à la Moulinasse, reconstruite depuis lors. Quelques cantons de la forêt même furent incendiés.

En décembre 1903, le préfet de Carcassonne se rendit à Counozouls malgré la neige fort abondante ; il réussit à calmer l'agitation en promettant une révision du litige. Les habitants acceptèrent un compromis, mais imposèrent au propriétaire acquéreur une nouvelle vente de la forêt. Le nouvel exploitant n'acquit que la coupe des arbres au-dessous de vingt centimètres de diamètre, dimension prise à la hauteur d'un mètre, étant entendu que l'exploitation d'un lot terminé, il n'y pourrait pas revenir. De cette manière, petit à petit, la forêt changea de maître et devint la propriété indivise des habitants originaires de Counozouls, ou y étant devenus propriétaires par mariage ou héritage.

Actuellement l'exploitation par l'acquéreur est terminée, depuis une vingtaine d'années environ ; celui-ci ou ses successeurs n'ont pas eu à se plaindre du compromis, car entre les événements précités et la fin de l'exploitation il y a eu la guerre de 1914-1918 qui rapporta aux industriels de nombreux millions, du fait des tranchées, barraquements ou de la reconstruction de nos régions dévastées. Quant aux habitants, véritables propriétaires, ils n'ont vécus que modestement du salaire gagné comme bûcheron, ou pour le débardage ou le transport des arbres abattus, pour lesquels travaux ils étaient souvent requis et non travailleurs libres et obligés de se contenter du salaire minimum, pour le plus grand profit de leurs patrons.

Pour fêter la victoire obtenue à la suite de la révolte, un banquet fut organisé en 1904 au mois de janvier, banquet qui réunissait les autorités et les habitants, auquel le préfet ne dédaigna pas d'assister, malgré la hauteur de la neige tombée à cette époque. Le plat de résistance était un sanglier capturé vivant et occis sur la place publique, portant au cou un écriteau où était écrit : « Jodo », ex-propriétaire des forêts avec qui avait été engagé le procès.

L'exécution de ce symbole obtint un vif succès, surtout parmi les jeunes dont j'étais ; j'avais quatre ans, et que je n'ai pas oublié de longtemps.

Actuellement les bois sont administrés par un syndicat, et non par la commune, ce qui est une sorte de communisme avant la lettre. On se rend compte de cette gestion quand on parcourt les forêts, à proximité de la rivière où l'on voit des arbres portant un écriteau avec le libellé suivant : « *Il est interdit de pêcher dans la forêt du Syndicat de Counozouls* » (sic).

Il est vrai que la grenouille grise abonde dès la mi-mars et s'aventure loin de la rivière, dans les sous-bois moussus et les « molheras », et que leur capture est une vraie pêche, ceci pour excuser mes compatriotes sur la manière dont ils parlent le français, ce dont ils seraient fort excusables d'ailleurs, ne parlant entre eux que la langue d'oc, et un des plus purs dialectes de notre époque.

Eugène POUCHAYRET.

Vient de paraître

Pierre GOUGAUD : « *Grand'mère m'a raconté* », contes en occitan et en français, illustrés par Jean Camberoque (Quillan, Impr. Nouvelle Tinena, 1981, 243 pages).

Originaire de Brenac, au cœur de la haute vallée de l'Aude, Pierre Gougaud s'est fait connaître d'un assez large public en publiant, il y a trois ans, « **L'œil de la source** », chronique intime de son village natal au tout début de ce siècle. Auparavant, deux de ses romans en langue d'oc étaient parus dans la collection A Tots.

C'est, il convient de le souligner, grâce à l'esprit d'initiative de l'imprimeur quillanais Tinena, que Pierre Gougaud peut nous offrir aujourd'hui un nouveau livre. Il s'agit d'un recueil de 12 contes, magnifiquement illustré de dessins à la plume dus à l'artiste carcassonnais Jean Camberoque. Ces récits sont transcrits dans leur version originelle en langue d'oc suivis de leur traduction en français. Douze contes sauvés ainsi d'un oubli inéluctable et restitués avec une merveilleuse fraîcheur d'écriture. Certains, comme « **La chatte blanche** » ou « **L'oiseau de toutes vérités** », bénéficient d'une très large audience et on retrouve leur équivalent un peu partout en Europe.

L'auteur s'est livré là à un travail ethnographique digne d'éloges car les contes qu'il a ainsi rassemblés et méticuleusement reconstitués, il les tenait de la bouche même de sa grand-mère, qui elle-même n'était que la dépositaire d'une riche tradition orale dont les racines se perdaient dans la nuit des temps ; tradition que Gougaud essaie de perpétuer avec foi mais sans illusions, sachant parfaitement que le mode de société que nous connaissons actuellement a tué à jamais un art de vivre qui n'aura plus sa place dans le monde d'aujourd'hui.

Pierre Gougaud, et ce n'est pas un de ses moindres mérites, est un homme de tradition et de fidélité, qui a su concilier respect du passé et réalisme du présent. Il a l'art de rendre perceptible l'âme même d'un terroir car, à une quête passionnée en matière folklorique, il joint un talent poétique et narratif d'une grande justesse de ton. A travers sa plume, c'est son cœur qui parle et, loin d'apparaître comme un passéiste, il nous montre justement la voie d'une sagesse séculaire de laquelle les générations nouvelles se sont petit à petit détournées.

« **Grand-mère m'a raconté** », par la simple magie de son verbe et de ses images, nous transporte dans un univers à plusieurs dimensions où passé et futur se rejoignent en une étrange symbiose. C'est un livre de contes criant d'authenticité, qui ravira spécialistes et dilettantes, prouvant une fois de plus, si besoin était, que la terre occitane est loin d'avoir livré tous ses trésors. Merci de tout cœur, Pierre Gougaud.

Jean Fourié.

Gérant : U. GIBERT Imp. Gabelle, Carcassonne